

L'ÉCONOMIE CAPITALISTE EN OCCIDENT

ET LE COURS HISTORIQUE DE SON DÉVELOPPEMENT

RAPPORT À LA RÉUNION INTERFÉDÉRALE DE COSENZA

Table des matières

I. – L'euphorie capitaliste contemporaine et les éventualités de crises et de guerres	2
Rappel des réunions précédentes	2
État du travail sur le sujet actuel	4
La comparaison Russie-Occident.....	5
Les diagrammes d'indices. Amérique.....	6
Diagramme russo-occidental	7
Compétition internationale	8
II. Développement de l'industrie bourgeoise et théorie marxiste de l'accumulation.....	10
Le tableau de Marx	10
La reproduction élargie	11
Marx, Malthus et Proudhon.....	12
III. Modernes procès de la société bourgeoise	13
L'Amérique d'aujourd'hui	13
Produits, revenus et frais	14
La folie automobile et le « jamais jamais »	15
ANNEXE 1	17
ANNEXE 2	18

Notre réunion périodique de Parti s'est tenue à Cosenza les 8 et 9 septembre, avec une très bonne participation de camarades venant de loin et même de l'étranger, bien que certains groupes aient dû justifier leur absence pour des raisons de distance et d'organisation.

L'efficace groupe de Cosenza, dont l'activité remonte aux plus lointaines traditions de la gauche communiste en Italie, a préparé la réunion de telle sorte qu'il a suscité non seulement la gratitude mais aussi l'étonnement de tous les intervenants, auxquels il a voulu offrir une hospitalité complète et parfaite, aussi impeccable dans l'organisation et la logistique que sympathique, affectueuse et cordiale.

Nous exprimons donc la satisfaction générale des camarades de partout à l'égard des internationalistes de Cosenza qui ont répondu avec élan à toutes les demandes des participants à

la réunion, leur laissant à tous un souvenir enthousiaste.

Le travail s'est déroulé selon l'ordre et avec le zèle habituels. À la suite des communications diffusées depuis longtemps par le centre, de très nombreux camarades avaient envoyé, et ont apporté à la réunion, des matériaux relatifs au sujet, surtout d'ordre statistique, provenant de sources variées et en différentes langues.

Un groupe important d'intervenants a collaboré activement à la mise en ordre de ce matériel considérable, en mettant à profit les moments libres pour effectuer les traductions de textes et les récapitulatifs de données numériques ; il a contribué ainsi à l'élaboration en cours, déjà entreprise non seulement par le rapporteur mais aussi par d'autres camarades de différents endroits, qui avaient participé au travail par correspondance. Naturellement, un travail de ce type, qu'il concerne aussi bien le rassemblement d'éléments que leur présentation et leur commentaire, n'est pas épuisé, et il continuera dans l'élaboration d'un compte rendu qui sera diffusé et dans d'autres réunions analogues qui seront organisées selon le mode habituel ; de sorte que tous les camarades pourront y participer et seront invités à le faire.

On peut considérer qu'il y a eu trois sessions : l'une dans l'après-midi et le soir du samedi 8, les deux autres, séparées par un bref intervalle, le dimanche 9, et qui se sont terminées en fin d'après-midi.

On a présenté un premier compte rendu synthétique du rapport sur les sujets traités, certains de façon systématique, d'autres par simple anticipation schématique et sous réserve de beaucoup d'autres développements, et il expose aussi le programme de travail ultérieur.

À la réunion, les camarades du centre et les représentants de l'organisation de Milan ont apporté le n° 18 de Programma Comunista ainsi que les exemplaires du volume Dialogue avec les morts, distribué pour la première fois à la plus grande satisfaction de tous les camarades, en raison également de la brillante qualité typographique et de la correction parfaite de ce texte pas si simple. Tous se sont engagés à donner à cette publication, d'une dimension notablement supérieure au précédent Dialogue avec Staline, la plus grande diffusion possible.

Lors de réunions partielles, des questions internes ont été examinées, y compris celles concernant la traduction et la diffusion à l'étranger de notre matériel, et celles concernant les prochaines réunions et publications originales, auxquelles il sera fait allusion par la suite.

La rencontre s'est terminée dans le plus grand enthousiasme et tout le monde y a participé avec un degré réellement élevé d'intérêt et d'accord réfléchi pour l'œuvre systématique et ardente de notre mouvement relative à la conception et la vision intégrales renouvelées du communisme révolutionnaire international.

Ont participé à cette réunion, 8 délégués de l'organisation de l'Italie du Nord, 4 de l'Italie centrale, 6 de la Campanie, 5 des Pouilles, 9 de la Calabre, 1 de la Sicile, 3 de la France et 2 de la Belgique.

I. – L'euphorie capitaliste contemporaine et les éventualités de crises et de guerres

Rappel des réunions précédentes

Tout notre travail traite de parties qui s'enchaînent entre elles, mais on peut dire qu'avec cette réunion, on passe du thème russe au thème occidental.

Nos réunions d'étude et de travail se déroulent depuis 1951 (Rome, avril) et elles couvrent désormais six années. Leurs comptes rendus n'ont pas tous été imprimés, mais une bonne partie d'entre eux l'ont été, et le rapporteur en a rappelé le détail (*Bulletin Interne*, la revue *Sul Filo del Tempo*, les séries complètes de *Programma Comunista*, et les publications en volumes).

Le thème russe a été traité organiquement dans les réunions suivantes : Trieste, août 1953, *Race et Nation* ; Bologne, novembre 1954, *Russie et Marxisme* ; Naples, avril 1955, Gênes, août 1955, et Turin, mai 1956, *Structure économique et sociale de la Russie d'aujourd'hui*. Les comptes rendus diffusés ont été donnés dans ces pages, et on compte donner le dernier, en cours de publication, en 1956. Toujours sur le thème russe, les deux *Dialogues* déjà cités ont été édités et sont disponibles.

De même qu'on avait traité de la Russie dans les réunions précédentes et dans toute notre presse depuis plus de dix ans, on n'avait pas manqué de consacrer des travaux importants à la théorie marxiste du capitalisme occidental.

Il est bien connu que, pour nous, la structure russe actuelle est aussi du capitalisme : la thèse à laquelle nous travaillons est que nous ne sommes pas en présence de « deux Systèmes » comme les Russes le prétendent, mais de deux zones géographiques et de deux époques historiques de la forme capitaliste ayant connu des évolutions sociales différentes.

Nous avons traité du capitalisme en général et de son développement classique en Occident, entre autres dans les réunions suivantes : Milan, septembre 1952, *Invariance historique du marxisme* ; Forlì, décembre 1952, *Programme communiste post-révolutionnaire* ; Gênes, avril 1953, *Révolutions doubles et révolution anticapitaliste pure* ; Asti, juin 1954, *Théorie et lois marxistes de la structure capitaliste*. Le texte d'Asti, auquel ce rapport se référera à plusieurs reprises, a été donné en entier dans *Programma* ; les autres textes résumés ont été résumés sous forme de thèses dans le fascicule *Filo del Tempo*¹.

Le concept central de tous ces exposés, largement réaffirmé dans tout ce que nous avons consacré à la Russie, est que tout le cours du capitalisme, depuis ses plus lointaines origines jusqu'à l'époque où nous vivons, se décrit et se lit au moyen de la doctrine marxiste qui nous a été donnée sous sa forme classique intégrale au milieu du XIX^e siècle, et notre école s'édifie sur la ligne historique de tous les fiers ennemis du « révisionnisme », dont l'exemple le plus grand est Lénine, contre toute modification et tout « enrichissement » hypocrite du marxisme unitaire, né historiquement d'un seul bloc. Sans rien découvrir ou inventer, nous continuons à défendre le marxisme contre toutes les attaques révisionnistes, d'où qu'elles viennent, et surtout contre les lectures falotes qu'en donnent des groupuscules de fausse gauche qui tirent des méfaits de tous les opportunistes, du stalinisme et du post-stalinisme, la vaine conclusion que l'erreur se trouvait dans la théorie générale du marxisme et qu'il faut la modifier. Contre tous ceux-là, nous poursuivons la démonstration qu'ils sont des pré-marxistes et des sous-marxistes, et que ceux qui n'ont pas compris ni assimilé, par simple impuissance, le contenu d'une doctrine historique, ne peuvent jamais la « dépasser ».

Il faut rappeler ici qu'entre les réunions citées il s'en est intercalé une (Milan, décembre 1955) qui a traité la question de la divergence entre l'opposition de gauche (internationale et italienne) et la majorité de la Troisième Internationale Communiste dans les années 1920 à 1926, c'est-à-dire tant qu'il s'est agi d'une polémique interne et non pas d'une rupture organisationnelle définitive. Notre parti a rassemblé sur ce sujet un matériel considérable qu'on ne pense pas publier intégralement dans ces pages, mais directement dans un autre volume qui sera diffusé dans et hors de l'organisation. Cela aussi dans le but concret de ne pas différer ultérieurement un exposé dans toute son ampleur du thème actuel, qui pourra ainsi suivre sans faute la clôture du thème russe.

¹ Mai 1953.

État du travail sur le sujet actuel

Après avoir rappelé tout ce déroulement du travail, le rapporteur a insisté sur le fait que la matière de cette réunion, à laquelle tout le monde a collaboré et continuera à le faire, se trouve encore à l'état brut, et qu'elle n'est pas prête pour une présentation parfaitement ordonnée et équilibrée, laquelle doit être renvoyée à la rédaction d'un compte rendu détaillé, à des contributions ultérieures et à d'autres réunions de travail.

L'objectif principal du présent exposé est de démentir la thèse selon laquelle l'économie des États-Unis d'Amérique, le plus puissant des États du monde actuel, qui influence progressivement l'économie du monde entier, échapperait à l'interprétation du marxisme et imposerait l'adoption de doctrines différentes et prétendument originales. C'est ainsi que se dessine un duel de théories, dont nous avons aussi traité à la réunion d'Asti², la théorie adverse tendant à démontrer qu'on peut parvenir définitivement et « en régime de croisière » à un équilibre entre production et consommation qui non seulement éviterait toute catastrophe dévastatrice mais conduirait à une amélioration progressive.

Ces théories sur le cours de l'économie des États-Unis sont en vérité incolores et incertaines, elles n'ont ni force scientifique ni vigueur novatrice. L'école du *Welfare* (Bien-être, Prospérité) se réclame ouvertement de Malthus, c'est-à-dire d'une conception historique des plus dépassées, déjà mise en déroute par la critique la plus tranchée de Marx. Les mêmes auteurs font apologistes des États-Unis, ouvertement anti-marxistes et ennemis du socialisme, parviennent à des conclusions bien plus amères sur l'avenir de cette société et mettent fortement en doute que les phénomènes qui se déroulent actuellement puissent continuer longtemps, selon un cours évolutif et graduel, sans s'infléchir dans le sens d'une profonde mutation. Du fait de leur position préconçue, ils se refusent à placer la forme communiste au terme de ce cours historique de la forme capitaliste, mais ils se voient contraints de lui dénier toute éternité potentielle.

Il existe diverses réponses à la question habituelle : que viendra-t-il après ? Il y a ceux (Schumpeter³ et autres) qui disent que la tendance au « big business », aux proportions toujours plus monstrueuses des grandes firmes, est intenable, et qui prévoient l'écroulement des institutions de base de la société : ils voient venir à contre-cœur le système socialiste indésirable et semblent faire de moins en moins de difficulté à prévoir l'écroulement de toute civilisation. Ils font penser au petit groupe français de soi-disant révolutionnaires – *Socialisme ou Barbarie* – qui font du socialisme non pas un programme historique de classe, mais une alternative, pour *tous* les hommes, aux conquêtes précieuses de cette « civilisation » odieuse, pire que toute barbarie historique.

Un autre groupe (Röpke⁴) approuve le caractère intenable du capitalisme se chiffrant en douzaines de zéros mais distingue à son terme, en une vision encore plus anti-historique et régressive, un retour à des économies de petites entités isolées, soutenant que, sous cette forme moléculaire, le capitalisme pourrait acquérir une stabilité sociale et historique.

Tous ces adversaires théoriques ont donc dû subir la force des prévisions scientifiques de Marx, et leurs efforts pour se soustraire à l'épilogue révolutionnaire et classiste sont impuissants, sans vigueur ou dictés par le désespoir et la haine de classe : la démonstration complète en matière de science économique n'est cependant pas une mince affaire et exige un long travail des noyaux de marxistes orthodoxes pour être rendue systématique ; et nous ne prétendons pas pouvoir le faire aujourd'hui de façon exhaustive, ni même avec une évidence parfaite.

² Juin 1954, *Volcan de la production ou marais du marché ?*

³ Joseph Schumpeter (1883-1950), auteur entre autres d'un ouvrage qui fit sensation en son temps *Capitalisme, socialisme et démocratie* (1942). La deuxième partie, intitulée « Le capitalisme peut-il survivre ? », se conclue par cette phrase : « Le capitalisme est en voie d'être tué par ses réussites mêmes ».

⁴ Wilhelm Röpke (1899-1966), économiste libéral ; il inspira la politique du chancelier Erhard.

Malgré tout, seul le dénouement de cette lutte théorique peut donner l'assurance que, dans les décennies futures, elle prendra la forme de la guerre de classe.

La comparaison Russie-Occident

L'étude sur la Russie, la conclusion du *Dialogue* sur Staline et de celui sur l'anti-stalinisme de bas étage du XX^e Congrès russe, ont mis en lumière que le trait qui distingue le socialisme et le capitalisme ne réside pas dans une augmentation du rythme d'accroissement de la production industrielle.

Nous avons mis en lumière une série de falsifications dont le tissu est constitué par la formule traîtresse de l'émulation, de la compétition économique pacifique et courtoise entre le bloc soviétique et les pays de l'Occident, laquelle aurait pour objet non seulement le rendement accru de la machine industrielle, mais aussi celui de la production de biens de consommation et de l'agriculture, ainsi que l'amélioration du bien-être moyen et du niveau de vie des populations.

Il est faux que le rythme d'accroissement annuel de l'industrie russe ait une ampleur inconnue dans l'histoire du capitalisme. Il est faux qu'il batte tous les taux de croissance actuels de l'Occident. Il est faux qu'il soit sur le point de mener au dépassement des maxima de la production occidentale, nationaux et *pro capite*⁵, c'est-à-dire rapportés au nombre d'habitants. Il est faux que ce *big business* russe puisse se concilier avec une renaissance de l'agriculture et un niveau de vie prolétarien moins bas. Il est faux enfin que cela démontrerait que c'est le socialisme et non un capitalisme florissant qui se développe.

Le socialisme ne réalise l'équilibre ville-campagne et un niveau de vie plus élevé en contrepartie d'un effort de travail moindre qu'en démolissant les indices de la surproduction industrielle et les pics de la folie capitaliste.

Ces données figurant dans la dernière publication, *Programma comunista* n° 13 de 1956, et dans le petit volume⁶ imprimé récemment, sont résumées dans un tableau général de la marche de la production mondiale au cours des périodes allant de 1880 à aujourd'hui, et pour six pays : États-Unis d'Amérique, Grande-Bretagne, France, Allemagne, Japon et Russie⁷.

Ces données et leurs conclusions sont bien connues des camarades et des lecteurs. Il faut cependant remarquer que ce tableau non seulement ne contient pas les chiffres absolus de la production industrielle, pas même pour les branches de base, mais qu'il se limite à deux catégories de chiffres *relatifs* seulement, à savoir aux augmentations en pourcentage par rapport aux volumes, non indiqués, précédemment atteints par la production. La première catégorie est représentée par les accroissements relatifs de « période ». Par exemple, nous indiquons que pour la Grande-Bretagne, dans la période de reprise qui a suivi la crise de 1929-1932, c'est-à-dire durant les 5 ans allant de 1932 à 1937, la production a augmenté de 55%. C'est-à-dire que si son *indice* est 100 en 1932, l'indice de 1937 sera 155.

Le tableau ne donne pas les deux indices rapportés à telle ou telle date commune à l'ensemble du tableau, mais ajoute seulement un deuxième résultat. Si l'accroissement de la période (quinquennale dans l'exemple cité) est de 55%, l'accroissement annuel moyen est alors de 10%. Étant donné qu'il y a eu, y compris par correspondance, diverses questions de camarades portant sur la déduction de l'accroissement annuel *moyen* à partir de celui d'une période pluriannuelle, et que différents auditeurs désirent bien comprendre la relation élémentaire par laquelle l'augmentation de 55% en cinq ans ne donne pas un « pas » annuel de 11%, mais de 10% obtenu

⁵ Par tête.

⁶ *Dialogue avec les morts*.

⁷ Ce tableau est reproduit à la suite du texte (annexe 1).

par un petit calcul moins court que la simple division, on a fait remarquer que la différence est surtout sensible pour les rythmes élevés, ce qui a été illustré par un exemple numérique⁸.

L'indice de production d'un pays croît (comme dans des exemples pris hors de la Russie) de 40% annuellement. La première année il passe de 100 à 140. Mais la deuxième année, il ne croît pas seulement de 40 (passant à 180) mais bien de 40% *de 140*, soit 56, comme chacun peut le voir. L'indice à la fin de la deuxième année sera donc de 196. Le phénomène s'accroît avec le nombre des années. Après trois ans, nous n'avons pas 220, comme ce serait le cas si nous ajoutions 40 à chaque année révolue, mais 196 augmenté de *ses* 40%, soit 274. Après 4 ans, on obtient 382. Après 10 ans, on aurait 2 890. Dans ce cas, sur la ligne des accroissements en pourcentage sur période, on verrait s'inscrire 2 790, c'est-à-dire qu'aux 100 de départ on aurait bien ajouté 2 790 pour obtenir l'indice d'arrivée de 2 890. Mais celui qui en déduirait que l'augmentation a été chaque année de 279% se tromperait lourdement, alors qu'il a suffi du modeste 40% .

La déduction de l'accroissement *sur période* à partir de l'accroissement *annuel moyen* n'est le résultat que d'un peu de patience et d'un petit calcul que les logarithmes facilitent et que certains camarades ont eu la patience de refaire pour tout le tableau, corrigeant ainsi quelques erreurs négligeables.

Les diagrammes d'indices. Amérique

L'exemple précédent sert à éviter les faciles subterfuges des différents tableaux et diagrammes de sources diverses. Dans le diagramme tiré des quelques chiffres cités plus haut, la hauteur des verticales (*ordonnées*) ne donne pas une idée de l'augmentation de la production, mais seulement de son rapport à une année de comparaison : on peut l'exagérer en choisissant une année de dépression pour référence. La pente, la « montée » de la courbe, ne donne pas, elle non plus, une idée de l'importance du rythme réel, car elle est d'autant plus accentuée que la période est plus longue, l'année de départ plus lointaine. C'est ainsi que dans l'exemple choisi, à rythme constant, les segments successifs du diagramme, d'une année sur l'autre, sont de plus en plus inclinés, sans que cela indique une accentuation du taux d'accroissement mais seulement les effets de la permanence d'un accroissement annuel moyen donné.

Divers graphiques ont été montrés qui ne pourront être publiés que par la suite.

Un premier diagramme était destiné à représenter la variation historique de la production de l'industrie américaine. On sait que les données de notre « tableau » sont toutes, volontairement, de source russe. On a gardé l'année 1929, choisie par Khrouchtchev dans son rapport au XX^e Congrès, comme année d'origine, de sorte qu'on a l'indice 100 pour l'année en question et 234 pour 1955. Pour les années précédentes, on a utilisé les données de notre tableau, qui sont peut-être à revoir pour les périodes très anciennes (1880-1900-1913). Selon ces chiffres, l'indice passe de 4,6 en 1880 à 23 en 1900, et à 53 en 1913. Comme il ressort de toutes les données, l'économie américaine progresse, dans la période de la première guerre, au préjudice de l'Europe jusqu'à l'indice 73. Les données ultérieures concordent entre les différentes sources de divers pays, et on a pu les compléter y compris année par année. La reconstruction, dans la période 1920-1929, mène de 73 à 100, mais dans le détail on a un premier repli en 1927, puis une reprise en 1928 et 1929, et la grande chute en 1929-1932, de 100 à 63. On remonte, dans la période 1932-1937, jusqu'à 103, et nous savons déjà que, pendant la seconde guerre, période qui va de 1937 à 1946, on montera encore de 103 à 153. Mais le détail année après année est éloquent. On commence en 1938 par une sacrée chute, de 103 à 78. Nous l'avons appelé la « crise de Staline », lequel, dans son discours de 1939, la commente comme une preuve de la décadence de l'impérialisme et de la guerre qui approche. Cette

⁸ Cf. *il programma comunista* no.16, 1957. Voir annexe 2.

guerre sauve l'économie des États-Unis d'autres vendredis noirs. L'indice 78 passe déjà à 99 en 1939, puis de cette année à 1943 il monte à 215 avec des rythmes qui (indiqués année par année et période par période) atteignent 27 et 22%, tandis que la Russie ne progresse plus, comme il est dit dans le *Dialogue*. De 1943 à 1946, les États-Unis sont en guerre beaucoup plus directement, et la production tombe de 215 à 153 avec un rythme négatif de 10,8%. Mais l'ensemble de la période de guerre, de 1937 à 1946, a été positive avec une *moyenne* (très diverse, comme on le voit au détail des années successives, mais à notre avis plus significative) de 4,8% (cf. tableau du *Dialogue*⁹). Ce rythme perdure lors de la reconstruction de 1946-1955, mais le détail apporte beaucoup d'éléments d'un grand intérêt.

En 1946, la spéculation américaine sur la guerre commence avec les divers Plans Marshall et Cie. Dans les deux premières années, l'indice progresse de 11 avec 3% annuels ; ensuite arrive une perturbation : c'est le début des contradictions avec l'allié russe et de la tension mondiale. 1949 est une année de baisse : de 175 à 164, soit -6,3%. Mais la guerre froide elle-même, et surtout la bonne affaire de la demi-guerre de Corée, tonifient à nouveau l'impérialisme : en 1950 et 1951, on va toutes voiles dehors : 164, 182, 200, bonds annuels de 11,1 et 10,0%. Toutefois les années 1952 et 1953 sont encore bonnes : 200, 210, 226, avec des bonds de 5 et 8,2%. Le rythme de ces deux dernières années est malgré tout moins enlevé que dans les années coréennes, et la seconde moitié de 1953 laisse amplement prévoir la nouvelle dépression de 1954, que certains textes économiques américains désignent comme celle de 1953-1954. À ce moment, toute la propagande russe, à la mort de Staline, sous Beria et ses comparses, est encore orientée vers la thèse selon laquelle le capitalisme serait sur la voie de l'écroulement ou du moins de fortes crises, dont il se sauverait encore une fois, si ce n'est par la guerre générale, du moins par d'autres incendies partiels tout autour du monde habité. Nous en sommes encore aux directives des *Écrits économiques* de Staline en 1952 et du XIX^e Congrès de 1953. On parle de *coexistence* dans le seul but de renvoyer l'accusation de préparatifs guerriers et d'intentions agressives, on parle de compétition, mais en présentant l'économie russe comme stable et en progrès, l'économie américaine comme largement battue du point de vue du rythme et destinée à perdre la *course* à la production.

Notre graphique, même si certains chiffres devront être précisés, met en évidence la venue de la dernière grande chute : celle de 1954. De 226 à 205, le recul est de 9,4%. Concernant ce graphique, nous entrons dans les détails, car ensuite il nous faudra survoler ce qui fut dit après-coup sur les données de l'économie américaine et leur évaluation de la part des Russes.

Le changement de ton ultérieur de la propagande soviétique, avec son langage tout à fait différent de celui de l'époque de la tension et de Staline, et enfin avec le tournant du XX^e Congrès qui reniait les « mauvaises méthodes » de Staline en lançant de par le monde, au printemps de 1956, les mots d'ordre de la paix générale, de la compétition amicale et de la voie pacifique menant aux conquêtes(?) du socialisme(?), ce changement donc est le reflet évident de la grande reprise de 1955 qui a maintenu son rythme dans les premiers mois de 1956. La production américaine repart en sautant de l'indice 205 à l'indice 234, avec un bond de 14,2% qui, cette fois, bat nettement le rythme russe. La violente oscillation américaine de 1953-1954-1955 n'est pas donnée par toutes les sources avec les mêmes indices (ONU, la revue anglaise *Economist*), et en effet, dans un autre diagramme, le bond américain de 1955 est moins important et moins brutale aussi la chute de 1954. Malgré tout, dialectiquement, il suffit pour l'instant de vérifier que l'économie des États-Unis et la politique russe témoignent qu'elles vont de concert.

Diagramme russo-occidental

Un autre graphique propose les données de nos six pays, auxquels on a ajouté l'Italie en limitant la

⁹ *Dialogue avec les morts*, in « Programme communiste » no. 8, juill.-sept. 1959), p. 127.

présentation à la décennie récente de 1946-1955. Mais au lieu de rapporter les indices à 1929, ils l'ont été à l'année 1932, en opérant de simples réductions proportionnelles. En effet, Kroutchtchev choisit l'année 1929 où l'industrie occidentale marque un maximum (avant la crise), tandis que, pour la Russie, la production de 1929 était inférieure et non supérieure à celle des années suivantes. Ce qui lui permet d'affirmer que, tandis que la Russie est passée de 100 à 2 049, l'Amérique n'a pu passer que de 100 à 234 et donc que la première a vu sa production multipliée par plus de 20, la seconde par un peu plus de 2, en 26 ans.

Il suffit de déplacer l'origine des indices en 1932 pour obtenir un résultat tout à fait différent : la Russie passe de 100 à 1108, soit une multiplication par 11 en 23 ans, tandis que l'Amérique passe de 100 à 439, soit une multiplication par plus de 4.

Le diagramme aux sept lignes de différentes couleurs démontre que la ligne russe est en tête, laquelle part seulement de plus bas que la ligne américaine (1946), mais il démontre également la croissance résolue des lignes représentant les indices des autres puissances qui, sortant d'une guerre désastreuse, partent d'une valeur faible pour 1946 : Allemagne, Japon, et aussi Italie.

Ce diagramme a été développé en un deuxième où étaient mis en évidence, année par année, les rythmes de croissance. Il ressort d'intéressantes déductions de ce dernier diagramme qui se révèle naturellement indépendant, dans son tracé et dans sa signification, de l'année d'origine fixée pour comparer les indices de production. Sur les dix années, une seule voit la Russie à la première place : 1950, où l'augmentation de la production industrielle a été de 26,7% par rapport à 1949.

Pour les autres années, c'est l'Allemagne qui l'emporte lors des trois premières avec 38,1%, le Japon en 1951 et 1952 avec 22,0% et en 1953 avec 18%, à nouveau l'Allemagne en 1954 et 1955, avec 11,2% et 16,6%.

Sur la base de ce diagramme et de quelques données utiles des mois écoulés de 1956, ont été faites les prévisions suivantes pour cette année : maximum de 15% pour l'Allemagne. Ensuite : Russie, 11% - Japon, 10% - Italie, 9% - France, 8% - Grande Bretagne, 5% - États-Unis, 4%. Il faut remarquer qu'avec le cours un peu hésitant des derniers mois, les hommes d'affaires américains, prévoyant le maintien de la conjoncture favorable et la stabilisation du niveau de 1955, mais sans que le bond de 1955-56 soit comparable à celui de 1954-55, semblent se contenter d'un rythme de croissance de 2% seulement.

Il faut noter que selon ce schéma, où ont été utilisées plus de données occidentales que dans le précédent, le saut qui a mené au « boom » de 1955 est estimé à 9,8% au lieu de 14,2%, et la chute de 1953 à 5,7% et non 9,4%.

Compétition internationale

Nous concluons ce bref rappel des graphiques et des nombreux tableaux numériques présentés à la réunion par une remarque finale concernant l'accroissement de période pour la décennie 1946-55 que nous étudions – reconstruction après la deuxième guerre mondiale.

La palme revient à l'Allemagne, avec une production qui a été multipliée par 6,04, autrement dit avec un accroissement décennal global de 504%. Selon l'indication que nous avons donnée dans le *Dialogue*, ce phénomène se rapporte à la reprise capitaliste dans un pays vaincu, envahi et dévasté. Suit le Japon, avec une production multipliée par 4,80, pareillement vaincu et moins directement envahi. La Russie est troisième, avec un accroissement de 4,30. Cela n'a rien à voir avec le socialisme, lequel serait inférieur aux... socialismes allemand et japonais, pour ceux qui liraient à la manière de Staline-Krouchtchev, mais avec le fait qu'il s'agit d'un pays qui a gagné la guerre, mais après une terrible invasion de ses districts industriels. Le quatrième pays, pour étrange que cela paraisse, est l'Italie avec une production augmentée de 2,77 fois, pays vaincu mais après une

guerre et une invasion sans acharnement ni très grands désastres. La France est cinquième, avec une production augmentée de 1,99 fois : pays « vainqueur » mais tout d'abord durement occupé, même si ce fut sans trop de lutte, puis « réoccupé ». Les deux compères, Angleterre et Amérique, sont à la même place, avec un rapport de 1,53 ; ce qui ne démontre pas qu'ils sont plus capitalistes et moins... socialistes que le reste de la bande, mais seulement que leurs territoires n'ont pas souffert de la guerre, que leurs industries n'ont pas été détruites à fond et que même à la fin du conflit, en 1946, ces pays avaient un bon rendement et n'avaient pas besoin de se rompre le cou dans une course folle. Cependant, la situation est à l'avantage de l'Amérique, plus éloignée du cœur de la conflagration – bien que les derniers signes laissent présager une excellente reprise de toutes les économies euro-occidentales, et précisément de l'économie anglaise, jusqu'à Suez et, croyons-nous même, malgré Suez¹⁰.

Pour conclure sur ce sujet, nous dirons qu'en Italie, parmi les nombreux exemples qui ont été cités concernant le petit jeu du choix des minima de départ, si l'on prend comme indice la production d'acier, on note qu'à partir d'un maximum de 1939 (2 283 000 tonnes), il y eut un minimum d'à peine 395 000 tonnes au cours de la très mémorable année 1945, ce qui donnerait un indice de 18 par rapport à 1929. L'indice de 1955 étant monté à 194 (4 206 000 tonnes d'acier produites en 1954), nous pourrions nous vanter de ce que l'industrie italienne a augmenté sa production d'environ 11 fois en 10 années seulement, ce qui battrait tous les records. Et il ne s'agit certainement pas de « socialisme » ni d'un effet avant la lettre de la fusion Saragat-Nenni!¹¹

Étant donné que beaucoup de gens nous ont demandé une comparaison de chiffres de production absolus, on a présenté un petit tableau où, la production industrielle américaine étant fixée à 100 en 1950, il s'ensuit que celle de la Russie est de 35 cette même année. Avec les données de 1955 l'Amérique parvient à 124, et la Russie à 61, c'est-à-dire à 49% de la production américaine¹². Avec les prévisions de 1960 et de 1965, qu'on aura l'occasion de vérifier, l'industrie russe parviendrait à 64% et à 77% de l'industrie américaine. Cela est confirmé par les chiffres relatifs au charbon, à la fonte, à l'acier, au pétrole et à l'énergie électrique. Dans le *Dialogue*, on a fait référence aux indices *pro capite*, qui désavantagent plus encore la Russie, et on a noté aussi que la récente statistique officielle russe revient sur la population de l'URSS, estimée par tout le monde à environ 220 millions d'habitants, en la fixant à 200 millions seulement, ce qui est conforme à la crise démographique bien connue due à la dépression de la natalité des années 1942 et suivantes, dont les nouveaux-nés forment maintenant les nouvelles générations (militaires et industrielles), mais ce qui semble aussi servir à rendre moins désastreux les indices économiques par habitant.

Enfin, on a mis en relief une statistique de la feuille de propagande *Réalité soviétique*. Elle a l'avantage de partir de 1871, mais elle exagère indéniablement la production industrielle de ces années lointaines. Quoi qu'il en soit, ses estimations, qu'on acceptera pour l'instant et sous réserve de recherches ultérieures, confirment nos règles, entre autres celle, évidente, de l'« âge » des capitalismes.

Il y est question des USA, de l'URSS, de l'Angleterre et de la France. De 1871 à 1913, les accroissements sont les suivants : Angleterre 214¹³ (capitalisme ancien), puis France 294, et ensuite les « jeunes » : Russie 719 et USA 877. Le socialisme était l'oeuvre des... Présidents quakers et des Tsars ! Dans la période, toujours elle, qui va de 1913 à 1955, en repartant comme d'habitude de l'indice 100, les vieillards anglo-français ne font état que de 174 et 177, les USA de 421 et l'URSS de 2 723 (modeste ; avec nos chiffres, on aurait 3 700) et cela confirme notre clef

¹⁰ Allusion à l'intervention conjointe des forces anglo-françaises et israéliennes pour parer à toute velléité de blocage du canal par le régime nassérien en 1956.

¹¹ Allusion à la rencontre de ces dirigeants sociaux-démocrates en août 1956.

¹² Nous avons corrigé ce dernier chiffre (l'original indique 64%).

¹³ Vraisemblablement sur la base 100 en 1871.

historique : la Russie a connu deux capitalismes, l'un est mort en 1914 et l'autre est né peu après 1920, il est le plus jeune de tous et il pousse comme la mauvaise herbe.

II. Développement de l'industrie bourgeoise et théorie marxiste de l'accumulation

Le tableau de Marx

Dans cette partie se référant largement à l'exposé d'Asti¹⁴ (dont le compte rendu, du n°14 au n°19 de 1954, peut être utilisé par les camarades), on a indiqué qu'une grave confusion pouvait être faite à propos des grandeurs à confronter afin de comparer le cours historique réel avec les doctrines du marxisme. L'indice de la production industrielle totale où n'apparaissent pas les produits de l'agriculture non industrielle et surtout ceux de la petite production artisanale, peut valablement correspondre au *capital* entendu dans son sens marxiste. Mais sur ce point, par exemple, une très grave confusion est faite par le Russe Varga, économiste d'État, dans son livre sur les « deux systèmes »¹⁵. Il se demande à combien s'élève le montant du capital dans les différents pays et affirme que les statistiques ne permettent pas de l'établir en prétendant donc partir du « patrimoine » national, et pour chercher ce dernier, du « revenu » national qui, au dire de divers auteurs bourgeois, représenterait un cinquième du patrimoine.

Varga admet que figurent dans le patrimoine national de nombreux biens immeubles et autres qui ne sont pas du capital, mais il semble qu'on ne doive retrancher que cela, et, au travers de toutes sortes de contradictions, il calcule que le « capital » de chaque pays est environ le triple du revenu national.

Or, pour trouver le capital au sens de Marx, il suffit de se rappeler comment il le définit. Varga commet l'énorme erreur habituelle de ranger dans le « capital national » toute la valeur des installations industrielles du pays, c'est-à-dire des instruments de la grande production.

L'ensemble de la démonstration fondamentale de Marx a été reprise, en rappelant également le tableau de la reproduction simple figurant dans le n°15 de 1954. Dans ce tableau, nous avons introduit, en relation avec l'étude bien connue sur la question agraire chez Marx¹⁶, un terme relatif à la rente des propriétaires fonciers, que nous ne prenons pas en compte ici puisque nous devons nous occuper avant tout du capital industriel, pour passer ensuite de la reproduction simple à la reproduction progressive ou élargie.

Tout le capital de la « société » y est fixé à 9 000 à la fin d'un cycle de production, que nous pouvons identifier à nos *années*. Le capital de la première section, celle des biens d'équipement, est de 6 000. Celui de la deuxième section, celle des biens de consommation, est de 3 000. Pour chaque section, les deux tiers (4 000 et 2 000) représentent le capital constant, à savoir la valeur des matières premières et auxiliaires effectivement consommées, plus la seule « usure » de l'équipement technique – bien inférieure à sa valeur totale ! Un sixième¹⁷ (1 000 et 500) représente le capital variable, c'est-à-dire la somme payée pour les salaires et les traitements. Le même montant représente la survaleur ou profit (égaux en valeur absolue). La somme constitue le produit total : donc 6 000 de capital constant, 1 500 de capital variable, 1 500 de survaleur, 9 000 de produit total.

¹⁴ *Volcan de la production ou marais du marché ?*

¹⁵ Eugène Varga : *Deux systèmes – économie socialiste et économie capitaliste*, paru en 1938.

¹⁶ Cf. *Il programma comunista*, n°21-22-23 de 1953, 1 à 12 de 1954.

¹⁷ Le texte dit par erreur un tiers. Nous avons rectifié.

Cette société sans accumulation est purement théorique : en effet, le capital de départ de 7 500 n'aurait pas pu se constituer, sinon à la suite d'un procès d'accumulation. Cette société toutefois consomme tout le profit-survaleur pour la subsistance des capitalistes des deux sections et recommence chaque année avec 7 500 : le fonds constant de consommation des capitalistes est de 1 500, lequel ajouté à celui des salariés, à nouveau 1 500, absorbe tous les biens produits pour la consommation dans la seconde section, et puis tout recommence depuis le début.

Dans cette société, le taux de survaleur (rapport de la survaleur au capital variable) est de 100%, tandis que le taux de profit (rapport de la survaleur-profit à l'ensemble du capital avancé) est de 20%, soit 1/5. Le degré de composition organique du capital est de 4 : 6 000 de capital constant par rapport à 1 500 de capital variable.

La reproduction élargie

Marx travaille sur ce schéma afin d'en tirer ceux, tant étudiés et discutés, de la reproduction progressive. Nous n'en discutons pas ici mais les prenons tels quels. Dans ces schémas, les taux aussi bien de survaleur que de profit restent inchangés, mais on introduit seulement (pour une raison qui sera donnée en temps utile) un degré inférieur (deux) de composition du capital dans la production des biens de consommation (section II). On peut ainsi supposer que *tout* le profit *n'est pas* consommé par les capitalistes, mais seulement une partie et que le reste sert à augmenter le capital. On part du tableau suivant :

	<i>Capital constant</i>	<i>Capital variable</i>	<i>Survaleur</i>	<i>Total</i>
Première Section	4400	1100	1100	6600
Seconde Section	1600	800	800	3200

Puisque, sur les 3 200 de biens de consommation, 1 900 vont aux travailleurs, il ne reste que 1 300 à consommer pour les capitalistes alors qu'ils disposent de 1 900 de profit. La différence de 600, soustraite au fonds de consommation, constituera un nouveau capital pour l'année suivante. La première année, le capital avancé a été de 7 900, dans les années suivantes il augmente. Voilà, avec la brièveté nécessaire, le mécanisme de la reproduction élargie. Dans les tableaux de Marx, dont on fera un examen plus détaillé, le capital dont la société dispose passe de 7 900 à 8 690, à 9 600, à 10 534 et à 11 566 en cinq ans. La grandeur « capital qui s'accumule » est donc donnée à chaque fois par les avances de capital constant (matières et part d'usure des équipements fixes) et de capital variable (salaires et traitements). Ou si l'on veut, par la valeur totale du produit, une fois déduite la part de profit consommée par les capitalistes.

En conséquence, la valeur totale du produit industriel est un indice probant de l'ampleur de l'accumulation du capital, à condition d'en déduire chaque fois la part de profit, qu'on peut bien estimer proportionnelle, réservée à la consommation personnelle et familiale des capitalistes.

Donc, quand nous avons à maintes reprises pris pour mesure du potentiel capitaliste de la FIAT ou d'autres grandes entreprises la grandeur que les économistes bourgeois appellent « chiffre d'affaires », nous avons choisi un indice qui non seulement correspond à ceux des différentes statistiques qui prétendent représenter les variations de la production industrielle capitaliste, mais encore qui concorde avec le capital au sens de Marx, et que celui-ci a considéré comme sujet à reproduction et accumulation.

Par conséquent, déduire du revenu national (englobant, qu'il soit brut ou net d'impôts, tout le capital

variable, les profits des capitalistes, les rentes foncières, en plus de toutes les sources de profit de la petite économie agricole, artisanale et commerciale) un patrimoine national, n'a rien à voir avec une recherche marxiste. Quant à la valeur des équipements fixes (pour la FIAT, nous l'avons estimée à plus de 1 000 milliards, alors que le maximum de produit s'élevait à 340 milliards, sur lesquels 320 peut-être étaient réavancés en capital, au sens de Marx, pour l'année suivante), elle ne figure pas jusqu'à présent dans notre calcul. L'accumulation du capital industriel concerne le capital qui circule, qui vient se souder au travail vivant et reflue sans délai dans la production. Dans les tableaux de Marx, on considère que le même équipement, serait-ce en s'usant davantage qu'auparavant, suffit à la transformation de plus de matériaux et à l'emploi de plus de travail vivant. Et pour l'heure, on obtiendrait ce résultat en se méfiant bien davantage des marxistes officiels et de congrès que des bourgeois déclarés.

Marx, Malthus et Proudhon

Passant aux théorèmes de l'économie du Welfare, on a expliqué la fonction de Douglas Kobb déjà présentée à Asti¹⁸. Comme dans la fonction de Marx, le travail et le capital y réapparaissent, mais tandis que l'accroissement de ce dernier, des produits et des revenus, provient chez Marx de la seule action du travail, dans l'économie des néo-malthusiens le travail ne reste un agent que pour les trois quarts, et pour un quart c'est le capital mort qui devient générateur de richesse et de revenu. Ce qui est mort engendre.

On a montré que toutes ces théories ne sont que des rééditions de vieilles constructions déjà démolies par Marx. Elles ont ceci de commun qu'au lieu de considérer les capitaux individuels opérant dans la circulation, et d'en faire, pour donner une idée des faits fondamentaux de la concentration, de l'accumulation, la simple *somme* dans le tableau de la société, en mettant en évidence les rapports entre capital et force de travail, elles traitent l'ensemble de l'économie d'un pays comme un bloc. Les économistes russes ne font pas autre chose et ils sont logiquement conduits à utiliser les grandeurs et les règles des économistes bourgeois à la place de celles de Marx. À l'aide de nombreuses citations du *Capital*, on a montré que Marx avait déjà déjoué par avance un piège grossier de ce genre en démontrant que le capital est une force unique au-dessus des capitalistes privés, mais qu'en tant que force unique, elle fait face au travail humain vivant qu'il opprimerait jusqu'à sa disparition. Aux nombreuses citations déterminantes fournies lors des réunions, entre autres, de Milan et d'Asti sur « l'impersonnalité du Capital », on en a ajouté d'autres, dont une est décisive, parce qu'elle terrasse en même temps les économistes du bien-être national et ceux du prétendu socialisme soviétique en montrant que leur erreur était déjà chez Proudhon et que pour notre école, elle a été dépassée dès 1848 sur le terrain de la doctrine et de la polémique historique. C'est la seule que l'espace qui nous est imparti nous permet de reproduire et nous renvoyons le développement complet au texte détaillé.

« Si l'on se place au point de vue social, si donc l'on considère la totalité de la production sociale, qui englobe aussi bien la reproduction du capital social que la consommation individuelle, il faut se garder de tomber dans le travers où est tombé Proudhon dans son imitation de l'économie bourgeoise : il ne faut pas considérer qu'une *société de type de production capitaliste perdrait son caractère spécifique, son caractère historico-économique, si on la considérait en bloc comme un tout*. Au contraire. On a affaire alors au capitaliste collectif. Le capital global apparaît comme le capital par actions de tous les capitalistes individuels pris ensemble [nous ajoutons : ceux du monde entier, comme nous en donne le droit un autre passage qui rapporte le caractère fondamental du capital au *marché mondial*]. Cette société par actions a ceci de commun avec beaucoup d'autres

¹⁸ La fonction de Kobb est analysée aux paragraphes 35 et 36 du compte-rendu de cette réunion citée plus haut.

sociétés par actions, que chacun sait ce qu'il y met, mais *non* ce qu'il en retirera. »¹⁹

Cette collection de citations de Marx sert par-dessus tout à prouver notre thèse centrale : en dépit de ce qu'a dit Staline, après tant d'autres, non seulement Marx ne se limite pas à décrire le capitalisme, mais il lui oppose à chaque pas les formules et le programme de la forme économique qui le détruira, le communisme, où le travail vivant, c'est-à-dire la condition de la vie des hommes ne sera plus soumis ni allié au travail mort, au capital impersonnel, mais en interrompra la folle accumulation afin de diriger, comme le montrent d'autres passages classiques, les conquêtes de la science et de la technique vers la seule diminution du tribut de travail envers la société, lequel deviendra un flux volontaire de force, une fois éliminé tout travail nécessaire, tout esclavage du temps payé.

III. Modernes procès de la société bourgeoise

L'Amérique d'aujourd'hui

En puisant de manière quelque peu désordonnée dans le volumineux matériel qui avait été préparé, le compte rendu s'est attardé sur divers aspects des phénomènes sociaux d'Amérique, plus ou moins répercutés et imités dans d'autres pays capitalistes, et de plus en plus demain au sein même du bloc soviétique, phénomènes que l'opinion courante qualifie de surprenants ou d'inattendus pour ceux qui suivent les traces de Marx.

L'*automatisation*²⁰, avec les doutes et les craintes qu'elle suscite chez les hommes d'affaires bien-pensants eux-mêmes, consiste à augmenter à grands bonds la productivité du travail manuel de l'homme en confiant une part toujours plus grande de procédures et d'opérations à des machines autorégulatrices qui corrigent d'elles-mêmes les écarts et les erreurs. Les économistes officiels eux-mêmes craignent que cette augmentation de la puissance de l'homme n'en vienne à provoquer une plus grande misère : il n'y a là que matière à développer plus avant la critique classique et complète de Marx concernant les apports mécaniques et techniques de l'industrie capitaliste. Marx démontre *in primis*²¹ que les capitalistes eux-mêmes n'ont pas en général intérêt à l'introduction d'une nouvelle production si l'économie en capital variable est totalement absorbée ou presque par une plus grande usure (capital constant) d'équipements complexes. Il en déduit l'incapacité sociale de la forme capitaliste à utiliser de façon bénéfique les ressources de techniques de plus en plus différenciées.

On a développé un long passage (*Compléments* aux chapitres du Livre III sur la baisse tendancielle du taux de profit) ainsi qu'un calcul qu'il contient dans l'hypothèse d'une *réduction de personnel* et d'une *usure accrue* de l'outillage, et dans lequel la thèse est démontrée sans prendre en compte, comme d'habitude, la nouvelle dépense en équipements fixes totalement nouveaux. Cette démonstration a servi à confirmer les concepts marxistes de « prix de production » (capital constant et capital variable avancés, plus la survaleur au *taux social moyen*) et de valeur de marché, « supérieure au prix de production », et qui donne lieu à un surprofit dans cette entreprise particulière. Tandis qu'au contraire le *prix coûtant* bourgeois est la somme des avances (capital

¹⁹ Marx, *Le Capital*, Livre II, éditions sociales, vol.5, p. 84. MEW, t. 24, p. 431. Traduction revue par nos soins. Soulignements de Bordiga, à l'exception du dernier.

²⁰ Ce sujet a été traité ultérieurement à la réunion de Piombino (septembre 1957). Un compte-rendu est paru dans les numéros 19 et 20 d'*il programma comunista* de 1957, sous le titre : *Trajectoire et catastrophe de la forme capitaliste dans la classique et monolithique construction marxiste*.

²¹ Principalement.

constant et salaires) sans aucune marge : quelle qu'elle soit, cette dernière va à l'entreprise ; par là se trouve confirmée notre formulation, à première vue paradoxale : c'est le capital variable, c'est-à-dire la mise en esclavage du travail vivant par le travail mort, que nous supprimerons, tandis qu'on maintiendra une part sociale raisonnable de surtravail (Marx : *Critique du programme de Gotha*).

Par conséquent, la doctrine marxiste permet d'analyser en toute clarté et à fond le phénomène « automatisation ».

Produits, revenus et frais

On a lu différents passages et fourni différents chiffres, sans toutefois en faire des tableaux complets. Le produit brut américain, c'est-à-dire « la valeur ajoutée par le travail au produit » (formulation qui démontre que certaines notions marxistes se sont imposées, bien que dans l'économie du Welfare un quart y figure comme étant *ajouté par le Capital* ou par la terre, vieille *formule trinitaire* taillée en pièces par Marx) a augmenté de 378 à 392 milliards de dollars (ou billions, c'est la même chose) entre 1954 et 1955. Soit à peine 4% : mais Eisenhower paraît sûr qu'en 1956 on atteindra 400 milliards et plus : 404 à 410, avec le même taux de croissance.

Si la production industrielle a connu un taux supérieur, cela est dû à deux causes : d'abord, dans le produit brut figure l'économie non industrielle dont la progression est faible, peut-être nulle pour l'agriculture à laquelle l'État reverse des milliards pour acheter des denrées et maintenir élevés les revenus des *farmers* (la valeur des stocks s'élève aujourd'hui à 7 ou 8 milliards). En outre, dans le produit économique de l'industrie ne figure pas le capital constant, les matières premières, qui est passé inchangé dans le cycle, mais qui présente un accroissement de valeur du fait de l'augmentation des prix de gros. L'objet manufacturé semble valoir davantage que celui de l'année précédente et que les éléments mêmes qui le constituent.

Il faut déduire du produit national les impôts qui vont alimenter le budget de l'État (ce dernier diminue du fait de la réduction des dépenses militaires : de 90 milliards pendant la guerre de Corée, il est aujourd'hui de 65) ainsi que les capitaux réinvestis : en ce domaine, les industriels et managers d'Amérique ont démontré leur foi dans la poursuite du *boom*, ils ont « parié » dessus, comme ils disent dans leur jargon. Et en effet, les nouveaux investissements se sont élevés à 29 milliards en 1955, égalant ainsi le record de 1953, et 35 milliards ont déjà été inscrits pour 1956 : nouveau record, augmentation de 22%.

Seul le « quatrième quart », c'est-à-dire le quatrième trimestre de l'année en cours, pourra indiquer si la production en bénéficiera et dans quelle mesure. Pour l'instant, il est médiocre en ce qui concerne la production d'automobiles.

Le revenu net à la disposition des consommateurs a été de 272 billions en 1955 et de 277 en 1956 d'après les données saisonnières. Les dépenses, de 246 billions en 1954, se sont élevées à 256 en 1955 : toujours ce taux de 4% donné au fond par notre moyenne décennale qui compense les oscillations brusques.

Pour le moment, les indices du commerce extérieur sont remarquables, bien que, les importations y étant prédominantes, certains pronostiquent une inflation.

Depuis l'époque du Plan Marshall (1948), les importations ont augmenté de 66%, et par rapport à 1945, de 177% ! Pour un montant de 11,3 milliards, ce qui n'est pas énorme toutefois par rapport à celui du produit intérieur.

La folie automobile et le « jamais jamais »²²

Un indice de la découverte par le consommateur d'un produit en croissance continue, et des étranges contradictions économiques qui en découlent, est fourni par le cas de l'automobile sur lequel on déverse des fleuves d'encre.

Dans l'ensemble de la période allant de janvier à mai 1955, les usines ont débité plus de 3 millions de voitures et 400 000 camions, encore un record. Durant la même période de l'année en cours, la quantité de camions est restée la même, mais celle des voitures n'a été que de 2 386 000. En mai 1955, il s'en vendait 216 000 par semaine et en mai 1956, 116 000. Fin juillet, on avait produit 3 650 000 voitures et on prévoit d'en fabriquer encore 2 350 000. Six millions en tout dans l'année. On sait que 900 000 environ resteront invendues, autant qu'il y en a à déjà à l'heure actuelle.

Mais la production de ce secteur-clé ne peut s'arrêter sans un séisme. La réponse est qu'on travaille aux « modèles 1957 ». Ceux-ci peuvent être réservés par les nouveaux acheteurs en remplacement des « anciens » modèles. Soit un million de voitures au moins, à l'exception des véhicules d'occasion, à jeter de sang froid.

Comment trouver l'argent pour acheter deux voitures alors qu'on en utilise une, comme cela arrive effectivement ? À l'explication par la séduction qu'exerceront les nouveaux dispositifs (radar anti-collision, freinage automatique et bobards du même genre), s'ajoute l'autre phénomène splendide de la vente à crédit.

Ce système porte divers noms : en Angleterre, *never never*, ce qui veut dire « jamais-jamais », ou « enlève sans payer » et autres choses semblables.

À la fin de 1954, la dette des consommateurs était de 21,6 milliards de dollars, et à la fin de 1955 elle était de 27 milliards, après avoir atteint en milieu d'année un montant de 32 milliards, pour des raisons de circulation saisonnière. Le phénomène prend des proportions de plus en plus gigantesques. Les économistes, que nous ne pouvons pas citer ici, soutiennent qu'on peut atteindre des sommets encore plus élevés.

Le problème des schémas d'accumulation de Marx si discutés à l'intérieur et en dehors du camp marxiste réside dans l'équilibre de la circulation monétaire et des mouvements de l'ensemble du tableau, en supposant que tout est payé dans l'année.

Marx consacre de longues analyses aux effets du crédit : ce dernier étant considéré comme étendu non seulement aux producteurs mais à tous les consommateurs, formules et chiffres permettent, à l'aide de nouveaux cycles, de parachever la démonstration.

On a parlé de crédit *life-time*, c'est-à-dire qui dure toute la vie et qui s'identifie au gain d'une vie de travail. Mais on est allé plus loin : voir la publicité d'une entreprise de pompes funèbres : splendides funérailles pour 224 dollars et dont vous pouvez profiter sans rien avancer ! À quoi un méridional bon teint répliquerait : après vous, cher monsieur.

Le compte rendu a puisé dans un vaste matériel sur ces sujets et d'autres qui ont justifié que l'on parle de nouveaux liens des salariés avec l'entreprise, du fait des dettes garanties par le salaire, et des retenues portées sur un compte capital-actions. Ce dernier phénomène économique qui s'élève déjà à de nouveaux billions a été vanté par Ike comme étant du « people's capitalism » – du capitalisme populaire.

Nous le savions. Les *émulateurs*, une fois de plus, se donnent la main par-dessus les océans. De même que la démocratie et le socialisme de marque orientale sont *populaires*, de même le capitalisme de marque occidentale l'est aussi devenu.

²² La formule est expliquée plus loin. Il s'agit de l'achat à tempérament.

Avec ce rapide coup d'œil sur leurs traits communs, nous n'avons posé que les fondements grossiers ; mais la réduction exacte de tous ces mensonges internationaux au même dénominateur est un engagement de travail sérieux pour notre mouvement.

Capital et démocratie, caractère populaire et bourgeoisie, sont des moments d'une même phénoménologie historique. La tempête de la catastrophe générale et de la révolution mondiale devra passer au même titre sur tous ces aspects.

* * *

Le tableau ci-dessous a été élaboré uniquement sur la base de sources russes (Varga, Staline, Krouchtchev). Les indices des deux premières périodes proviennent des chiffres relatifs aux industries de base, fournis par Varga.

Il ressort des **colonnes**, où les États sont rangés de haut en bas en fonction de l'**âge** de la forme industrielle, que le capitalisme le plus jeune connaît un accroissement moyen plus rapide.

Il ressort des **lignes** que, dans une phase **normale**, le rythme d'accroissement de tous les pays décroît avec le temps.

Il ressort des phases de **guerre** et de **crise** que les capitalismes mûrs et vainqueurs résistent bien aux guerres (impérialisme), et même progressent ; mais qu'ils s'effondrent plus facilement dans les **crises**.

Il ressort des phases d'**après-guerre** et d'**après-crise** que la reprise est d'autant plus forte que le capitalisme est plus jeune, et que la chute a été violente.

La ligne russe confirme tous les développements des autres formes capitalistes.

ANNEXE 1

ACCROISSEMENTS TOTAUX ET EN MOYENNE ANNUELLE DE LA PRODUCTION INDUSTRIELLE DANS LES PAYS ET DANS LES PÉRIODES TYPIQUES DU DÉVELOPPEMENT HISTORIQUE DU CAPITALISME.									
(EXPRIMÉS EN POURCENTAGE DU PRODUIT ANNUEL PRÉCÉDENT)									
PÉRIODES ►	Accroissements en pourcentage	1880-1900	1900-1913	1913-1920	1920-1929	1929-1932	1932-1937	1937-1946	1946-1955
PAYS ▼		20 ans <i>Paix</i>	13 ans <i>Impéria- lisme</i>	7 ans <i>Première guerre</i>	9 ans <i>Recons- truction</i>	3 ans <i>Crise</i>	5 ans <i>Reprise</i>	9 ans <i>Seconde guerre</i>	9 ans <i>Recons- truction</i>
GRANDE-BRETAGNE	Sur la période	100	40	0	0	-30	55	-5	53
	Moyenne annuelle	3,5	3,0	0,0	0,0	-11,0	10,0	-0,6	4,6
FRANCE	Sur la période	250	130	-38	126	-31	5	-23	98
	Moyenne annuelle	6,5	6,0	-6,6	9,5	-11,6	1,0	-3,0	8,0
ALLEMAGNE	Sur la période	300	150	-45	87	-36	90	-69	510
	Moyenne annuelle	7,5	7,0	-8,2	7,3	-13,8	13,4	-12,2	22,2
ÉTATS-UNIS d'AMÉRIQUE	Sur la période	400	150	26	37	-46	69	51	53
	Moyenne annuelle	8,5	7,0	3,4	3,6	-18,5	11,0	4,8	4,8
JAPON	Sur la période	800	250	57	89	0	75	-70	370
	Moyenne annuelle	11,5	10,0	7,0	7,0	0,0	12,0	-12,5	18,8
RUSSIE	Sur la période	Environ	Environ	-87	1300	85	150	0	340
	Moyenne annuelle	13,0	10,0	-20,0	34,0	22,8	20,0	0,0	18,0

ANNEXE 2

Exemple pratique élémentaire

Effet d'un accroissement constant annuel déduit de l'accroissement sur une période

ACCROISSEMENT ANNUEL DE 20% SUR 5 ANS

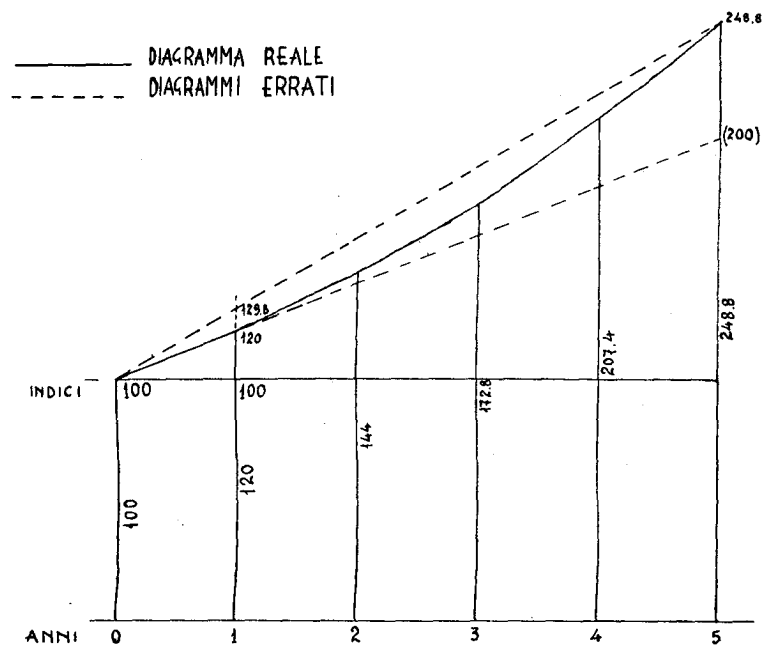
Série des indices : 100 ; 120 ; 144 ; 172,8 ; 207,4 ; 248,8

(Série erronée : 100 ; 120 ; 140 ; 160 ; 180 ; 200)

Accroissement final, déduction faite de l'accroissement annuel : 148,8% (et non 100%)

$$\sqrt[5]{\frac{148,8+100}{100}} = \sqrt[5]{2,488} = 1,2 ; \quad \frac{1,2-1}{1} = 0,2 = 20\%$$

(DÉDUCTION ERRONÉE : 148,8% : 5 = 29,8%)



Ce petit graphique, construit suivant un exemple numérique simple, arbitrairement choisi, sert à dissiper les doutes souvent exprimés par divers camarades qui ont le tort d'être effrayés par la « mathématique », mais la consolation d'apprendre que dans certains cas le grand économiste officiel soviétique Varga fait la même erreur.

Si, lors d'un plan quinquennal, il s'avère que la production de la dernière année a crû d'environ 150% par rapport à celle de l'année zéro (c'est-à-dire non pas la première du quinquennat, mais la dernière du quinquennat précédent), à la question : Quel a été en moyenne l'accroissement annuel ?, il ne faut pas répondre hâtivement : 30% par an, comme lorsqu'on divise 150 d'augmentation finale par 5 ans.

Qui procède ainsi en rajoute (50%) puisque l'accroissement véritable n'est pas de 30 environ, mais de 20 seulement.

D'où un premier bémol mis à cette grossière propagande.

Dans ce petit calcul, on ne passe pas de l'indice 100 à 250, mais de 100 à 248,8, résultat exact obtenu en ajoutant chaque année 20% au chiffre de l'année précédente. Le petit tableau montre comment on procède pour passer correctement de l'accroissement quinquennal à celui annuel.

20% par an ne veut pas dire 100% dans le quinquennat, mais 148,8% (équivalent à 150). Et le passage de l'indice 100 à 250 environ ne se fait pas au taux de 30% par an, mais seulement à celui, bien moins élevé, de 20%.